



ISSN 1951-6088

ISSN en ligne 2260-653X

L'approche interculturelle dans l'enseignement/ apprentissage de la politesse en Français Langue Étrangère auprès d'un public pluriculturel : le cas de l'université d'Astrakhan (Russie)

Angélique Masset-Martin

Université d'Artois, Arras, France
angelique.masset@hotmail.fr

Alfia Salkhenova

Université russe de l'Amitié des Peuples (RUDN), Moscou, Russie
salkhenova@yandex.ru

Reçu le 21-05-2019 / Évalué le 26-07-2019 / Accepté le 15-09-2019

Résumé

A l'heure actuelle, il est difficile de ne pas tenir compte de l'approche interculturelle dans l'enseignement/apprentissage des langues étrangères. A l'université d'Astrakhan, le français est une des langues enseignées auprès d'un public très hétérogène culturellement du fait du caractère pluriethnique de la région. Cette hétérogénéité crée parfois des difficultés au sein des classes de français (en raison notamment des idées reçues que les uns et les autres portent sur les cultures en présence). L'exemple de la politesse (dont l'enseignement est nécessaire dès les débuts de l'apprentissage parce qu'un certain nombre de conventions ne sont pas partagées), confirmera la nécessité du recours à l'interculturalité en didactique des langues étrangères.

Mots-clés : interculturalité, politesse, enseignement du français langue étrangère

**Intercultural approach in teaching of courtesy on lessons of French Foreign
Language to multicultural publics: the experience of Astrakhan State
University (Russia)**

Abstract

At present, it is difficult to ignore the intercultural approach in the teaching / learning of foreign languages. At the University of Astrakhan, French is one of the languages taught to a culturally heterogeneous public because of the multi-ethnic character of the region. This heterogeneity sometimes creates difficulties within French classes (mainly because of the common misconceptions that both have about the cultures involved). The example of politeness (which is necessary to teach from the beginning because a number of conventions are not shared), will confirm the need for interculturality in the teaching of foreign languages.

Keywords: interculturality, politeness, FFL teaching

Introduction

L'enseignement d'une langue étrangère (ici le français), dans une région polyethnique telle que celle d'Astrakhan pose nécessairement la question de la place de l'interculturel à y consacrer, dans la mesure où le public d'étudiants est culturellement hétérogène, beaucoup d'ethnies étant représentées. A l'université d'Etat d'Astrakhan, la majorité des étudiants sont russes, ils partagent la langue russe, mais peuvent avoir des origines ethniques différentes et quand ils ne sont pas russes, ils viennent des pays limitrophes.

Nous nous interrogeons ainsi sur la problématique suivante : en quoi peut-il être judicieux de recourir à l'interculturalité en cours de français, y compris au sein d'un public dont les membres partagent la même langue ?

Dans un contexte où des tensions peuvent être palpables en raison de l'hétérogénéité culturelle, il est nécessaire de proposer aux apprenants des outils permettant d'atteindre une compétence interculturelle. Un certain nombre de difficultés, que nous décrirons à la lumière de notre situation (partie 2) sont à l'origine de ce besoin de recourir à l'interculturalité. Une comparaison entre plusieurs langues et cultures sur le thème de la politesse servira enfin à illustrer notre propos (partie 3).

1. Définitions et présentation de notre contexte

1.1. Approche, démarche et compétences interculturelles

Avant d'aborder les notions d'approche, de compétence et de démarche interculturelles, revenons rapidement à ce qu'il faut entendre par « culture ». La culture est une notion large, difficile à définir. Chaves *et alii* font, cependant, une distinction intéressante entre les cultures externe et interne :

Dans la culture externe sont présents les opinions et les comportements qui sont conscients, appris explicitement, faciles à changer et qui sont de l'ordre des connaissances objectives tels les arts, la littérature, les tenues vestimentaires, etc. Cette culture est immédiate et facile à identifier en tant que telle. Par opposition, la culture interne se définit par son caractère inconscient, par un apprentissage implicite, par la difficulté à être modifiée et par des connaissances subjectives. Il s'agit de valeurs, de pensées, de conceptions tels les modes conversationnels, le langage corporel, la notion de ce qui est juste ou non, les éléments relatifs à l'éducation des enfants, etc. Cette culture est plus difficilement perceptible de manière spontanée et donc plus difficile à mettre en évidence, (2012 : 9-10).

Dans cette culture interne, nous avons choisi de traiter¹ la politesse/civilité qui englobe justement les modes conversationnels et le langage corporel. Nous pensons qu'elle est à étudier rapidement parce qu'elle intervient dès le début de la

rencontre avec l'autre et augure de ce qui va suivre si les différences et similitudes entre cultures ne sont pas mises au jour rapidement.

L'interculturalité s'intéresse à ce qui se passe lors d'une interaction entre des interlocuteurs appartenant, même partiellement, à des communautés culturelles distinctes, même s'ils communiquent dans la même langue². Il s'agit de gérer les malentendus souvent dus à des préjugés, de prendre de la distance par rapport aux *a priori* culturels. La langue offre une « version du monde » spécifique, parfois éloignée de celle offerte par une autre langue. L'interculturel suppose que toutes les cultures soient considérées comme étant égales.

L'approche interculturelle propose une démarche

[...] qui débute, à échelle individuelle, par la décentration, prenant du recul vis-à-vis de soi pour essayer de se (re)connaître et de (re)trouver son identité, et à partir des propres observations donner un sens à ses propres références culturelles. Cela permet la pénétration dans la culture de l'Autre par un effort personnel d'ouverture, de curiosité et de découverte, d'interrogations et de comparaisons, et finalement arriver à la négociation et à l'empathie, par lesquelles on cherche à se comprendre, à éviter le choc culturel et à ressentir ce que l'Autre ressent sans pour cela cesser d'être soi-même [...] (Guillén-Díaz, 2007 : 192).

Approche et démarche interculturelles appellent donc, de la part de l'enseignant de langue, bienveillance et compréhension. Apprendre une nouvelle langue trouble beaucoup la personne qui apprend, puisque cela touche jusqu'à son identité propre, d'autant plus dans une approche véritablement interculturelle où certes, l'on va se questionner sur les autres cultures mais où l'on va surtout s'interroger sur la sienne.

De ce fait, se pose la question des stratégies à mettre en place pour la construction de la compétence interculturelle qui est, selon Puren (2013 : 10) :

La capacité à gérer les phénomènes de contact entre cultures différentes lorsque l'on communique avec des étrangers dans le cadre de rencontres ponctuelles, d'échanges, de voyages ou de séjours touristiques, en particulier en repérant les incompréhensions causées par ses représentations préalables de la culture de l'autre, et les mécompréhensions causées par les interprétations faites sur la base de son propre référentiel culturel.

1.2. L'Université d'Etat d'Astrakhan et les cours de français langue étrangère

Si, en Europe, l'enseignement d'une langue étrangère est surtout dû aux flux migratoires, comme c'est le cas avec le français en France par exemple³, en Russie, la pluriculturalité dans l'enseignement porte un caractère plutôt historique. Pour présenter la situation en Russie, on prendra l'exemple de la région d'Astrakhan. Ce choix est justifié par le fait qu'en Russie on compte 160 ethnies⁴ dont environ

100 sont présentes à Astrakhan, ce qui permet de considérer la région d'Astrakhan comme une des plus polyethniques. Le pluriculturalisme est un élément constitutif de l'identité nationale ce qui est prouvé historiquement.

L'Université d'Etat d'Astrakhan est la plus grande université de la région d'Astrakhan. C'est une université pluridisciplinaire : sciences exactes et naturelles, sciences humaines et sociales, sport. On y apprend l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, l'italien, l'arabe, le turc, le persan, le chinois, le japonais et le coréen. Le français occupe la deuxième place de l'apprentissage, ce qui représente environ 600 étudiants. L'Université a des conventions de coopération avec des universités françaises telles que : l'Université d'Artois, l'Université de Grenoble, l'Université de Valenciennes, l'Université de Caen, l'INS HEA, ce qui explique la popularité du français parmi les étudiants, surtout dans les facultés des sciences où des programmes de mobilité sont proposés.

Pour illustrer notre propos, voici la composition ethnique d'une classe de FLE composée de 22 étudiants à la faculté de biologie pour cette année 2017-2018 :

Huit Russes, cinq Kazakhs, un Tatar, un Kalmouk, un Coréen, quatre Turkmènes, un Tchéchène et un Daghestanais. Cette hétérogénéité ethnique est due au caractère polyethnique, à la diversité culturelle de la région.

L'enseignant qui assure les cours de français est de nationalité russe mais d'origine ethnique kazakhe, c'est pourquoi étant bilingue russe/kazakh, il peut comprendre les réalités des cultures asiatiques : kazakhe et turkmène (proche de la culture kazakhe).

Presque tous les étudiants sont originaires de la région, donc le russe est la langue de communication qu'ils utilisent dans la sphère publique à côté de la langue qu'ils emploient dans le cadre familial. En effet, dans certains villages de la région on enseigne comme matière le russe langue maternelle, l'anglais/l'allemand langue étrangère et le kazakh/le tatar deuxième langue étrangère en fonction de la composition ethnique du village en respectant le pluriculturalisme comme stratégie éducative adoptée en Russie. On connaît ce fait en république fédérative de la Russie : Kalmoukie, Tatarstan, Sakha, etc. La majorité des étudiants maîtrisent donc le russe, mais il y a un certain nombre d'étudiants qui parlent très mal le russe, et même, qui n'arrivent pas à le comprendre. Il s'agit plutôt de nouveaux étudiants, inscrits en Licence1 Sciences. Ils sont originaires du Turkménistan, un pays assez isolé où à présent il y a très peu d'écoles proposant le russe comme langue étrangère. Quant aux jeunes originaires du Caucase, il s'agit plutôt des étudiants qui ont terminé une école secondaire dans un village en Caucase où les traditions et les coutumes sont assez fortes et où le russe est une deuxième langue dont l'apprentissage est faible.

La plus grande difficulté est éprouvée par les étudiants turkmènes originaires d'un pays assez isolé. Ils viennent en Russie pour obtenir un diplôme russe considéré comme prestigieux en Turkmenistan, pays très fermé qui est en voie de développement et qui reconnaît seulement la formation russe pour l'emploi. Les jeunes Turkmènes n'ont pas de choix. Venus en Russie, ils étudient tous le russe langue étrangère pendant deux ans. Ils sont obligés d'étudier en langue russe et de suivre le programme complet. C'est pourquoi ils suivent des cours de russe langue étrangère. Ils suivent également ceux de français langue étrangère, parce que le cursus universitaire impose l'apprentissage d'une langue étrangère. Pour eux, la situation de dépaysement représente la plus grande difficulté mais c'est pendant le cours de français qu'ils se sentent le plus à l'aise, parce que tous les étudiants sont débutants. En abordant des sujets simples, ils aiment partager leurs réalités culturelles : nourriture, mode de vie, noms, etc.

Les étudiants kalmouks sont soit des habitants de la région astrakhanienne et donc pour eux, le russe est langue maternelle, soit ils viennent de la République de la Kalmoukie qui fait partie de la Fédération de Russie, dans ce cas ils sont bilingues.

Les étudiants d'origine caucasienne (Daghestanais, Avars, Tchéchènes) sont différents : ils proviennent de plusieurs ethnies, ne parlent pas les mêmes langues mais ont à cœur de sauvegarder leur culture, leur langue et parlent leur langue maternelle en famille, même parfois en insistant sur ce fait. C'est pourquoi, ces étudiants-là éprouvent souvent des difficultés en apprenant le français étant donnée leur mauvaise connaissance du russe à travers lequel s'effectue l'apprentissage.

2. Les difficultés inhérentes au pluriculturalisme en classe de langue illustrées par notre contexte

En général, le besoin de recourir à l'interculturel se fait sentir quand des problèmes jaillissent (malentendus, incompréhensions, voire « chocs ») et que la seule explication de ces « dysfonctionnements » (Abdallah-Preteceille, 1996) semble se trouver dans la dissemblance culturelle. En classe de langue, cela peut se traduire par une baisse de motivation, par le repli sur soi et donc la crainte de s'exprimer, par la méfiance, etc. si l'étudiant n'est pas à l'aise, non seulement par rapport à sa propre culture mais aussi par rapport à celles en présence. L'enseignant peut par conséquent se trouver face à une insécurité linguistique découlant directement de l'insécurité culturelle.

Tout le monde se forge un certain nombre de représentations sur l'Autre, qu'il soit de la même culture ou non. Chacun se construit sur autrui une image qui lui

donnera l'envie ou non d'aller à sa rencontre. Les préjugés, les stéréotypes et les clichés constituent ces images et il est important d'en prendre conscience.

Il existe des disparités d'origine et de fonction entre le cliché et le stéréotype⁵ : le cliché s'apparente un peu à un lieu commun, presque un proverbe à l'origine indéterminée tellement il paraît évident et avoir été toujours là, il se transmet dans la sphère familiale étendue au quartier, à la communauté sociale de proximité voire plus loin. Sa fonction est de permettre une communication qui n'engage pas la personne (sur ses idées, ses sentiments ou ses convictions).

Le stéréotype est souvent transmis par le milieu éducatif et les médias, il s'agit d'une réduction de la réalité qui a une fonction souvent pédagogique (les enseignants en usent dans leurs cours) ou argumentative, notamment dans les médias. Ils sont une « [...] construction d'images à la fois erronées et partiellement justes. [...] ils donnent en même temps des informations sur la culture du groupe qui les énonce et sur la culture à propos de laquelle on les énonce », (Chaves *et alii*, 2012 : 55). Il existe plusieurs catégories de stéréotypes : les autostéréotypes appliqués au groupe dont la personne est membre ; les hétérostéréotypes appliqués à un groupe étranger à la personne ; les stéréotypes projectifs qui sont les idées que l'individu se fait au sujet de la manière dont autrui le perçoit.

Quant au préjugé, il est une croyance, une opinion préconçue, souvent imposée par le milieu, l'époque, l'éducation familiale. Synonyme d'erreur, d'idée toute faite, de jugement préconçu, de parti pris, d'*a priori*, il est toujours négatif, défavorable. Il s'appuie souvent sur le stéréotype : « [...] le préjugé rejoint le stéréotype en tant que généralisation non fondée, jugement rigide et automatique. Toutefois, alors que le préjugé s'apparente davantage à l'opinion et est, en ce sens, susceptible de modifications, le stéréotype se caractérise par sa prégnance et son immuabilité' », (Abdallah-Preteceille, 1996 : 110-111).

Abdallah-Preteceille distingue également les malentendus et les dysfonctionnements de la communication, qui n'ont pas les mêmes résultats :

L'origine du malentendu est à rechercher dans la méconnaissance de traits culturels mais la relation n'est pas affectée. Le dysfonctionnement s'explique au contraire par une relation détériorée dès le départ que les individus expriment par des mots, du non-verbal, mais aussi en s'appuyant sur les faits culturels qu'ils manipulent, voire falsifient en fonction des intérêts attendus de l'échange communicationnel (2017 : 99).

Globalement à l'Université d'Astrakhan, l'ambiance dans la classe est tolérante, accueillante mais au début les étudiants russes se sentent plus à l'aise, disons

« supérieurs » ce qui provoque un certain repli parmi les étudiants étrangers, surtout chez les Turkmènes : on le constate en faisant les jeux de rôle ou lors du travail en binôme, quand les étudiants russes préfèrent travailler avec des étudiants russophones, les Turkmènes restent isolés, dans leur espace. En outre, les étudiants n'osent pas toujours s'exprimer à haute voix dans une langue autre et ils n'ont pas l'habitude de faire des gestes typiques de France (échange de bises en se saluant par exemple).

Le professeur peut et doit trouver des arguments et des motivations favorisant la qualité de l'apprentissage. De manière générale, plusieurs problèmes d'adaptation au milieu universitaire sont à déplorer, car les étudiants viennent de quitter leur famille, leur maison, la majorité vivent dans les foyers et le campus représente pour eux un milieu inconnu. L'apprentissage du français au niveau zéro met tous les étudiants sur un pied d'égalité et ce qui leur donne plus d'assurance. En effet, si dans d'autres cours (sciences, philosophie...) où le professeur explique un sujet en russe, les étudiants russes se sentent plus sûrs, dans un cours de français où tous les étudiants sont débutants, ce n'est plus le cas. Et si le professeur essaie de moins recourir au russe et utilise l'approche interculturelle, cela met les étudiants à un niveau égal et les motive davantage.

Les difficultés du point de vue socioculturel et linguistique sont donc liées au dépaysement, à la méconnaissance des particularités culturelles : subordination stricte, insécurité linguistique donc crainte de s'exprimer. Au point de vue linguistique, la confusion « tu », « vous », ou entre le genre féminin/masculin par exemple, entraîne parfois à une mauvaise communication ce qui est considéré comme une indignité. Une perspective interculturelle est donc à envisager et permettrait dans ce cas-là de montrer en comparaison des phénomènes présents dans les cultures en présence.

L'autre problème a trait aux préjugés et stéréotypes. Premièrement, en raison du faible niveau des connaissances générales chez les étudiants d'origine asiatique (on estime qu'un élève sorti d'école russophone est plus fort en sciences). Deuxièmement, à travers la méfiance envers les étrangers venus des pays asiatiques venus en Russie pour occuper les emplois des Russes.

Enfin, tous les sujets ne peuvent être abordés, certains étant en effet un peu « tabous » : les questions de religion⁶, d'hygiène et d'apparence⁷.

3. Illustration : la politesse⁸

Documents authentiques et supports vidéo sont de précieux alliés dans le cadre d'un enseignement interculturel mais une première entrée dans la langue se fait souvent par l'intermédiaire des manuels. Or, les dialogues présentés dans les méthodes de français⁹ présentent des difficultés ou même des malentendus pour les étudiants qui ne comprennent pas, par exemple, la différence entre « bonjour » et « bonne journée », pourquoi il faudrait ajouter « s'il vous plaît/s'il te plaît » si on utilise une forme de conditionnel présent considéré déjà implicitement comme formule de politesse, etc.

Par conséquent, s'il est un domaine qui peut être source de malentendus interculturels, c'est bien celui de la politesse.

[...] la politesse intervient dans la communication quotidienne et elle constitue le pont indispensable pour établir des relations entre personnes de cultures différentes ; envisagée comme un lubrifiant pour régler les conflits et établir des relations harmonieuses, elle est ainsi utilisée généralement par les interlocuteurs au cours de leur communication ; enfin, sa diversification est à la fois le reflet de l'histoire des pays, et des caractéristiques de leurs structures sociales (Pu, 2007 : 165).

La politesse, sujet traité par les manuels dès les premières leçons mais de manière assez superficielle, peut nous servir d'illustration quant au bien-fondé de l'utilisation d'une approche interculturelle au sein d'un public culturellement hétérogène. La politesse joue un rôle important dans les échanges interculturels, notamment parce qu'elle permet d'établir et d'entretenir les relations interpersonnelles et parce que si les codes de la politesse ne sont pas respectés, ces relations peuvent être rompues. Les règles de politesse mais aussi les manières de s'adresser à une personne varient énormément d'une culture à l'autre, et entre groupes sociaux au sein d'une même culture. Il s'agit par conséquent ici de travailler sur les règles de politesse « à la française » en lien avec celles présentes dans la classe de FLE décrite ci-dessus.

Dans ce qui suit, nous allons montrer quelques exemples de ce qui se dit ou se fait en russe et dans les autres langues en présence à l'université d'Astrakhan en parallèle du français pour une « prise de conscience interculturelle ». Savoir reconnaître les principaux obstacles facilitera la tâche de l'enseignant de FLE, pour qu'il trouve ensuite les activités et supports à utiliser dans sa classe¹⁰.

Entrer en contact

En russe, « Добрыдень (Dobry den') Bonjour » est traité comme une formule plus respectueuse par rapport à « Привет Privet (Salut) » pratiqué plutôt parmi les

jeunes, comme élément du style familier, ce qui se rapproche de ce qui se fait en français.

En kalmouk, on salue en vouvoyant « *Mendvt (De la santé !)* » et en tutoyant « *Mend* », c'est le suffixe qui nous montre la distinction entre *vous* et *tu*. En kazakh, on salue avec les mots « Сәлеметсізбе (Salemetsizbé) *Je vous offre/souhaite de la santé* et « Сәлеметсенбе (Salemetsenbé) *Je t'offre/souhaite de la santé* » qui sont des formules de politesse acceptées avec le vouvoiement et le tutoiement. En turkmène, c'est « Assalamu alleykum ! » en usage pour toutes les personnes. Pourtant, en kazakh, cette formule existe aussi mais ce sont plutôt des hommes qui l'utilisent en se disant bonjour ou bien les femmes pratiquant l'islam.

S'adresser à quelqu'un

En France, il est fréquent d'ajouter « Madame » ou « Monsieur » à chaque phrase ce qui n'est plus le cas en russe. Au dix-huitième - dix-neuvième siècle on utilisait « Gospoja » ou « Gospodin » comme formule d'appellation. Cela concernait seulement les gens aristocrates. Mais à l'intérieur de ces mots, subsistait la notion de « maître » c'est pourquoi après la révolution la civilité a été modifiée pour préférer le mot « Товарищ (Tovaritch) *Camarade* » afin de marquer qu'on est tous égaux dans la même patrie. Il reste cependant une formule de politesse qui existe toujours pour s'adresser à une personne de manière officielle - c'est d'appeler cette personne par son prénom + son patronyme, ce qui pourrait sembler être de l'ordre de l'intime, du personnel, du familial. Cela peut choquer un Français. En employant le patronyme, l'élève sait comment s'appelle le père de son professeur. Ce qui n'est pas nécessairement le cas pour les autres cultures en présence : au Kazakhstan (ou au Turkménistan) on appelle le professeur « mohalem *professeur* », cela veut dire que les élèves ne connaissent parfois ni le nom ni prénom de leur professeur ce qui crée une certaine distance.

Mais il y a aussi un côté négatif dans cette disparition de « Gospoja » ou « Gospodin ». Cette formule n'existe qu'avec les gens que le locuteur connaît mais si c'est une personne inconnue, un passant, une vendeuse, etc. il ne reste que le recours à leurs traits visibles - le sexe. Donc un Russe peut approcher quelqu'un dans la rue et s'adresser à lui en le vouvoyant et en l'appelant juste « homme » ou « femme » et pour lui cela n'est pas quelque chose d'impoli c'est parce qu'il ne sait pas comment s'adresser à lui.

Dans les pays turcophones, dans la rue, dans un lieu public on appelle une dame « apaï », un homme « agaï ». Ces appellations peuvent désigner « maman, mamie, tante, soeur », c'est-à-dire une femme de la famille (même chose pour « agaï »). Donc, cela veut dire que dans les pays asiatiques appeler tout homme ou toute

femme « apaï, « agaï » c'est l'expression du respect. Cependant, en kazakh, on note que les formules de politesse sont variées et dépendent : 1) de l'âge des interlocuteurs ; 2) de la situation des interlocuteurs dans la hiérarchie sociale ; 3) du sexe ; 4) de la situation formelle/non-formelle ; 5) de la distance entre interlocuteurs : inconnu, connu, ami, parent ; 6) du lien de parenté.

Au quotidien, si les personnes se connaissent, le prénom est ajouté devant l'appellation désignant le lien de parenté : « Siraj-agaï, Menslou-apaï », etc. Il est à noter que même en famille les enfants vouvoient leur mère et leur père.

Souhait / vœux

L'habitude de souhaiter « bonne journée/bonne soirée » à l'interlocuteur dont on se sépare, dans la culture française, n'existe pas dans les pays asiatiques. Si, en Russie, cette formule existe « Khorochego dnia/Khorochego vetchera ! » (bien que peu pratiquée), il est difficile de trouver un synonyme correct en kazakh ou en turkmène ou dans d'autres langues turcophones. En kazakh, par exemple, on souhaite rester en bonne santé : « Сау бол(ыңыз) (Saou bol/Saou bolyniz) *Soyez en bonne santé !* » Par contre, en avare et dans d'autres langues caucasiennes parfois on ajoute : « Que le Dieu vous apporte de la joie ! Que le Dieu vous montre la bonne route! » En kalmouk, on dit « Сэнбээтн (Sen béetn) *Que vous restiez heureux* », « Сэнийовтн (Sen yovtn) *Bonne route* ».

Les mots du type « A toute à l'heure ! A plus tard ! » sont à expliquer aux étudiants turcophones et même aux étudiants russes qui n'ont pas l'habitude de préciser le moment de la prochaine rencontre.

Sourire et distance

Une autre particularité est le sourire. Les Français, par politesse, sourient à tous, surtout pour établir le premier contact. Les Russes, les Kazakhs, les Turkmènes, les Avars, les Tchéchènes préfèrent rester plus formels surtout avec les inconnus. Ces ethnies traitent le sourire comme élément intime, c'est du partage des émotions très personnelles : on sourit aux gens de famille, aux proches, aux amis ; et sourit à une personne inconnue relève de l'hypocrisie. Même parfois, si une personne inconnue sourit en se présentant, le Russe peut lui demander : « Est-ce qu'on se connaît ? ». Inversement, les Français considèrent les Russes comme étant froids et distants, voire impolis par rapport à leurs propres normes.

La distance entre locuteurs lors de la communication représente aussi un intérêt du point de vue de l'approche interculturelle. En Asie, on évite le contact physique. Si le geste de se serrer les mains est devenu habituel, surtout dans les rencontres d'affaires, la situation de l'échange de bises sur la joue est presque irréaliste au

Kazakhstan ou au Turkménistan. Pourtant en Russie, sous l'influence occidentale, on peut déjà observer de semblables situations.

Bien sûr, ce ne sont ici que quelques exemples. Mais ils illustrent bien qu'il est indispensable de connaître les habitudes des uns et des autres, ce qui se fait et ne se fait pas, et pour quelle raison. Il y a ainsi prise de conscience non seulement des différences entre cultures, mais aussi des ressemblances, et surtout, une certaine prise de distance sur sa propre culture par l'apprenant.

Il nous semble important de donner ces explications aux étudiants russes, kazakhs, turkmènes, etc., afin de leur montrer que les langues véhiculent de la culture, que les explications linguistiques peuvent découler d'explications culturelles et que toutes les langues et cultures présentes dans la classe se valent. S'ils sont amenés à comprendre les cultures en présence dans la classe, ils seront plus à même de prendre du recul pour accéder à la culture et à la langue françaises.

Conclusion

Nous avons voulu montrer ici que, même au sein d'un même pays, d'un public partageant la même langue, des disparités culturelles existent et qu'elles doivent être prises en compte dans l'enseignement/apprentissage de la deuxième ou troisième langue étrangère.

Les méthodes souvent appliquées mettent en avant l'enseignement/apprentissage des éléments linguistiques sans pour autant tenir compte de la réalité socio-culturelle de l'apprenant. C'est cette réalité qui pousse parfois l'apprenant à une sorte de résistance, de malaise voire de rejet de ce que l'on lui propose. L'approche interculturelle part du fait que la présence de la culture de l'apprenant, lors de son apprentissage d'une langue étrangère, pourrait être un facteur motivant et incitant à la comparaison et à la découverte, ce qui ne peut que favoriser le nouvel apprentissage, car l'apprenant s'appuie sur un cadre de référence qui lui est propre et familier. Langue et culture sont ainsi intrinsèquement liées et le professeur de FLE doit nécessairement posséder cette flexibilité au niveau culturel.

Bibliographie

- Abdallah-Preteceille, M. 1996. *Vers une pédagogie interculturelle*. Paris : Anthropos.
- Chaves, R-M., Favier, L., Pélissier S. 2012. *L'interculturel en classe*. Grenoble : PUG.
- Cortès, J. 2008. « Mouche ton nez, dis bonjour à la dame ! » Réflexions didactologiques sur la politesse et sur sa vision spéculaire ». *Synergies Espagne*, n° 1, p. 47-58. [En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Espagne1/cortes.pdf> [consulté le 2 mai 2019].

Guillén-Díaz, C. 2007. « Pour la mise en place de l'interculturel en classe de LE. Les annonces publicitaires au centre d'un dispositif didactique de décentration ». *Etudes de Linguistique Appliquée* n° 146, p. 189-204.

Iafasova, M. 2017. *La dimension interculturelle dans la politesse et la civilité*, Université d'Artois (travail de master 2 non publié).

Pu, Z. 2007. « La politesse comme entrée pour l'acquisition / apprentissage d'une langue étrangère », *Synergies Chine*, n°2, p.165-171. [En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Chine2/pu.pdf> [consulté le 2 mai 2019].

Puren, C. 2013. « La compétence culturelle et ses composantes », « Préambule » Hors-série de la revue *Savoirs et Formations* n°3, Montreuil : Fédération AEFTI, p. 6-15.

Notes

1. Cf. partie 3.

2. Ce qui est le cas ici comme nous le verrons, en russe en l'occurrence.

3. Notons d'ailleurs à ce propos que le terme « interculturel » est apparu en France dans les années 70 dans le cadre scolaire, au moment des forts courants migratoires, quand il a fallu notamment « intégrer » les enfants d'immigrés.

4. Selon les données du site <http://www.statdata.ru>

5. Merci à notre collègue J.M. Mangiante pour ces précisions terminologiques.

6. Certaines filles turkmènes, kazakhes, tatares portent des foulards.

7. Il existe le préjugé que les élèves d'origine kazakh/turkmène/kalmouke ne sont pas très propres vu que leurs ancêtres étaient nomades, vivant dans les déserts et à qui l'eau manquait.

8. Merci à notre étudiante M. Iafasova pour les précisions fournies dans cette partie.

9. *Nouveau Taxi*, *Alter Ego* sont celles qui sont utilisées à l'université d'Astrakhan.

10. Par exemple, l'ouvrage *L'interculturel en classe* de Chavès et alii propose de nombreuses fiches de cours.